

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 AVRIL 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Un vieux Bouquet, par Godfroi F. Langlois.—Adieux à ma mansarde, par Hermance.—Bibliographie, par Faucher de St-Maurice.—Poésie : Ballade, par Antonio de Gaillard.—Les héros obscurs, par Colomnier.—Nos gravures—Avril, par Osc. r.—La science amusante.—Les premiers soins.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Ceylan : Une chasse au crocodile.—Charité—L'Ordre de Malte.—Gravure du Feuilleton.—

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

■ Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de mai. Sujet :

La femme Canadienne.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai. Chaque prix est de \$20.

On doit adresser les articles au MONDE ILLUSTRÉ, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.



ENCORE un moyen de faire fortune en peu de temps qui nous échappe !

On va abolir les *bucket shops*, c'est-à-dire la petite Bourse, que je ne connais guère que de nom, mais où j'avais toujours rêvé d'aller un de ces quatre matins tenter le hasard dans l'espoir de revenir chez moi les poches gonflées de piastres.

On m'a raconté que l'on allait là spéculer sur les grains, les chemins de fer, le blé d'inde ou le porc et que, suivant la hausse ou la baisse, on pouvait gagner des sommes folles en quelques minutes.

On disait bien que ces valeurs étaient hypothétiques, que les patrons de ces établissements sont des gobe-mouches et que les clients sont les mouches, mais malgré tout, il me passait des visions dorées quand je pensais au gain que je pourrais faire et je me voyais déjà aussi riche que Vanderbilt, Jay Gould, Rotschild ou Mackay.

Tout cela est évanoui.

Il paraît qu'il n'est pas moral de jouer petit jeu et que, seuls ceux qui manipulent les millions ont droit de risquer leurs écus.

S'ils réussissent on les salue jusqu'à terre, si la fortune leur est contraire, ils en sont quittes pour se replonger dans la masse des pauvres héros qui sont assez misérables pour gagner leur vie en travaillant.

Moi qui ne connais pas le premier mot des affaires, je veux bien m'en rapporter à la sagesse du législateur qui va proposer l'abolition de la

petite Bourse, mais cela ne m'empêche pas de regretter qu'il n'y a plus moyen de rêver fortune vivement faite.

Je n'aurais peut-être jamais spéculé, mais il me restait l'espoir de me servir de ce moyen, et le seul fait de m'enlever une illusion me semble une mauvaise action.

Mais il paraît que j'ai tort.

* * * Oh ! la plaisante histoire qui nous arrive d'Allemagne et que nous sommes heureux, mes amis, de n'être ni princes, ni amis du chancelier de fer.

Nous autres, gens de peu, qui sommes habitués à faire ce qui nous plaît, nous ne souffrons guère que nos voisins ou même nos amis se mêlent trop de nos affaires intimes, et trouvons tout naturel d'en agir à notre guise quand l'envie nous prend, une fois au moins dans notre existence, de dire adieu à la vie de garçon, car sitôt notre résolution prise, nous nous marions sans en rien dire au gouvernement qui, du reste, s'inquiète fort peu de nos faits et gestes, mais il n'en serait pas de même si quelque mauvaise étoile nous avait fait naître sur les marches d'un trône, comme on disait au siècle dernier.

Toute médaille à son revers, et, si heureux qu'ils puissent être d'ailleurs, les princes et les princesses ne peuvent se marier qu'en ayant que cela fait l'affaire des ministres de leur pays, ainsi que le prouve l'aventure suivante :

Une des filles de l'Empereur d'Allemagne, Victoria, aime Alexandre, prince de Pattenberg, celui-ci la demande au père, comme cela se fait toujours entre gens bien élevés, Frédéric III dit oui, on prépare déjà la corbeille de noces, la fiancée commande quelques centaines de robes à sa couturière, le futur va chez son tailleur, tout va pour le mieux, tous deux se parlent de bonheurs intimes, de leur amour et de leurs projets, tout le monde leur sourit, tout le monde... sauf Bismarck, qui voyant ces amoureux, fronce le sourcil, lache un juron de hulan et s'engouffre dans le cabinet de travail du maître qu'il gouverne :

—Comment ! comment ! on veut se marier ici sans ma permission, ah, parbleu ! sire, cela ne sera pas et le jeune Alexandre ne sera jamais votre gendre.

—Permettez, Bis..., mais je suis le maître ici.

—Ici, peut-être... et encore ! mais j'ai l'Europe sur les bras, moi, et ce Battemberg est un gêneur qui menace de devenir trop encombrant. Il veut la Bulgarie et votre fille. Il n'aura ni l'une ni l'autre.

Frédéric fait mine de résister, soutient qu'il entend exercer ses droits de père, mais Bismarck lui répond durement que l'avenir de ses enfants ne le regarde pas et qu'ils appartiennent à la Politique.

L'affaire en est là, et on se demande comment finira ce petit drame et qui des deux aura raison de l'autre, du maître ou du valet. Moi, je parie pour celui-ci.

* * * Plus plaisante encore est la situation des échevins de Montréal.

Le président du comité des finances expose l'autre jour, les besoins de la ville et demande des fonds, c'est-à-dire une taxe supplémentaire. Il est reçu comme un huissier porteur d'une saisie et on lui répond par un refus très net.

Le lendemain, différents comités se réunissent, on constate partout qu'il faut de l'argent pour faire marcher la machine municipale, pour payer les pompiers, la police, le nettoyage des rues, la police d'hygiène, etc., etc.

Comment faire ?

Chacun se gratte le crâne, quand tout à coup un cri se fait entendre.

—Je l'ai ! je la tiens !

—Quoi ?

—L'idée...

—Allons donc ! Il est fou ! Il a une idée !

—La voici : plus d'argent, beaucoup à faire, supprimons les salaires de tout le personnel de l'Hôtel-de-Ville. Ne payons plus ni les pompiers, ni la police, ni les journaliers, personne.

C'était en effet une idée, mais elle n'a pas fait fortune, et on en est revenu à la première, qui est toujours la bonne, celle de ne rien faire.

—Allons comme nous pourrons, ont dit les échevins, tant qu'il y aura de l'argent dans le trésor, et après... on restera tranquille !

Et, en attendant, nos rues sont dans un état déplorable, et Montréal est certainement en ce moment la ville la plus malpropre du globe.

Champlain, qui était un homme prévoyant, a eu au moins l'esprit de bâtir Québec sur le déclin d'une colline, où l'eau trouve une pente naturelle qui la conduit droit au fleuve, tandis que Maison-neuve s'y est pris de telle façon que c'est le fleuve qui entre dans sa ville.

Mon ancien, vous vous êtes trompé, et je commence à croire que si Montréal est si mal entretenu, la faute n'en est pas seulement aux échevins, mais surtout à vous.

—Ah ! comme disait Champoireau, si vous aviez bâti la ville à la campagne !

* * * Cependant, cette apathie ou plutôt ce manque total de vitalité administrative de la part de la majorité du Conseil a eu un résultat heureux—à quelque chose malheur est bon—c'est de produire un fait sans précédent, je crois, dans l'histoire municipale.

Le propriétaire d'un journal plein d'initiative, le *Star*—dont je ne partage pas toujours les idées—après avoir constaté l'impuissance du comité des chemins, n'a pas hésité à se substituer à lui pour faire exécuter un travail considérable, le nettoyage des rues, et a publié samedi dernier un article qui a produit une véritable sensation.

Après avoir fait remarquer l'état déplorable dans lequel se trouvait la ville et la nullité du gouvernement civique, il a annoncé qu'il demandait cinq cents hommes et deux cents tombereaux pour faire l'ouvrage en question, en ajoutant que des souscriptions privées seraient acceptées.

Comme c'était la première fois que pareille décision était prise par un citoyen ayant la louable audace de se mettre à la place de tout un conseil municipal, on n'y eut pas tout d'abord, et on se demanda si cette annonce ne cachait pas une arrière pensée.

Pas du tout ; et lundi matin, un millier d'hommes dispersés dans la ville levaient piques et pioches, attaquant la glace et débarassant les rues du reliquat inutile de l'hiver.

Vers deux heures de l'après-midi, une foule de notables citoyens, sénateurs, députés, banquiers, avocats, médecins, notaires, financiers, commerçants (il y avait là des millionnaires), formés en escouade de déblayeurs, sous les ordres du lieutenant-colonel Straubenzie, nommé contre-maître, se sont réunis rue Saint-Jacques, en face de la banque de Montréal, et tous, armés qu'ils étaient d'une pioche, qui d'une pelle, se sont bravement mis à la besogne, attaquant la glace et, après un travail de dix minutes environ, ont parcouru la rue Notre-Dame, pelle et pioche sur l'épaule.

Cette démonstration unique, comme on n'en avait jamais vue, a eu un succès monstre et on en a reproduit les détails dans tous les journaux de New-York.

N'est-ce pas en effet un fait inouï de voir les premiers citoyens d'une ville, protester pacifiquement de cette manière contre le mauvais vouloir ou l'impéritie de leurs gouvernants qui n'oublieront pas sans doute cette leçon d'un genre tout spécial.

En même temps, nombre de citoyens entraînent dans les bureaux du *Star* et offraient leurs souscriptions. En deux heures, on récolta un millier de piastres.

Parbleu ! ceci prouve de l'énergie de la part de M. Graham, et vraiment il y a lieu de le féliciter.

Puisque le public semble se réveiller, on devrait bien en profiter pour faire place nette et décider qu'à l'avenir on se dispensera des services des échevins, comme on s'en est passé pendant nombre d'années, et en revenir tout simplement au système de trois commissaires, bien payés, qui s'occuperaient spécialement des affaires municipales. On pourrait aller peut-être jusqu'à cinq, mais pas plus.

En fin de compte, je crois que les choses en iraient pas plus mal, que nos rues en seraient pas plus malpropres, la police en serait pas plus mal faite et que la santé publique en souffrirait pas davantage.